

vers d'un jeune héros, il doit être chanté par un homme. *Je me suis embarqué...* et *Vaisseaux nous nous serons aimés* ne sauraient trouver leur accent d'aventure dans une voix de femme si magnifique soit elle et si intelligente soit l'interprète.

Pierre DE LAPOMMERAYE.

Concert Panzera. — Les mélodies de Duparc sont sur tous les pianos et sont chantées par toutes les jeunes femmes qui se croient de la voix et un tempérament d'artiste, c'est dire quelles déformations elles subissent. Il n'est pas mauvais que de temps en temps une interprétation droite, saine, vienne les rétablir en leur véritable ligne et leur donner leur exacte allure. Les mélodies de Duparc sont pour la grande majorité de petits chefs-d'œuvre, dont la musique française est honorée. Écrites sur des poésies heureusement choisies, elles sont d'une constante tenue, jamais mièvres, de sentiment profond faisant comprendre à l'âme (voir la *Vie antérieure*, *Élégie*, *l'Invitation au voyage*) des nuances d'intimité et de rêve, que seule la musique peut découvrir par les centres qu'elle éveille.

L'interprétation de M. Panzera a donné aux mélodies de Duparc cette sensibilité intérieure qui ne doit s'exprimer qu'avec une sorte de pudeur. Sa voix, dont la qualité est rare, est restée la fidèle servante de l'expression; il s'est gardé du moindre mauvais goût, il fut simple, vrai et émouvant: avec lui la mélancolie devint poignante, justement parce qu'elle conserva cette réserve des demi-aveux sous lequel pointe la douleur. On ne peut mieux traduire la pensée d'un auteur.

M^{me} Panzera fut une accompagnatrice excellente: jouant en soliste, elle fut une interprète précise et aimable d'un *Concerto* de Friedmann Bach.

P. DE L.

Concerts Walter Straram (21 janvier). — Ce concert symphonique ouvrait la série des douze séances hebdomadaires que M. Walter Straram consacre tant à la musique contemporaine qu'à tout un répertoire d'œuvres anciennes rarement exécutées. Un chef d'orchestre susceptible d'inscrire à son programme (séance du 28 janvier) une *Sinfonia* de Johann Stamitz, chef de l'école de Mannheim, s'attire la reconnaissance de ceux qui ne peuvent forcément avoir de cette musique qu'une idée purement livresque ou qu'une image très atténuée à travers une maladroite exécution au piano. La destinée de la musicologie dépend — plus qu'on ne se l'imagine — de ce manque de repères sonores: il y a toute une vie instrumentale qui risque ainsi d'échapper à l'œil du chercheur le plus exercé.

La qualité des interprétations de M. Walter Straram semble supérieure à celle que révélaient les concerts de l'été dernier. De plus nombreuses répétitions qu'on n'a hélas! coutume de faire partout ailleurs donnaient aux traits, et à la sonorité elle-même une limpidité que nos orchestres actuels ont généralement perdue.

Regrettons cependant la présence de nombreuses duretés dans les *Images* de Debussy et dont ce dernier aurait certainement souffert. Les *Rondes de Printemps*, que négligent — on ne sait pourquoi — la plupart des orchestres, nous apparurent une fois de plus comme une des œuvres vraiment fondamentales du debussysme, — l'une même des rares visions vraiment proches de l'art grec qu'ait eues le nôtre, comme si les gracieuses formes dessinées sur le flanc des vases s'étaient mises soudain à tourner et à se poursuivre sous un continu balancement d'ombre.

Il est dommage que M. Straram n'ait donné qu'un bref fragment de l'*Arche de Noé*, le ballet du jeune italien Vittorio Rieti, dont un *Concerto* pour instruments à vent nous avait déjà été révélé. Ici, quelques traces de l'influence du *Sacre*, soit directement, soit à travers Casella ou Malipiero; mais toujours le même humour, la même façon de se jouer de tout, ne serait-ce d'abord qu'en nous peignant le déluge non sous des traits sombres, dans un fracas d'orage prévu, mais comme une fine et presque vaporeuse pluie qui glisse obliquement, sans rien laisser soupçonner d'inquiétant?

A. S.

Concerts de la Revue Pleyel. — S'il en est qui prétendent que les temps syncopés et les danses chantées ou les chants dansés américains — qui tout en sévissant dans les dancings ont envahi notre comédie musicale — commencent à perdre leur vogue, ils eussent dû se rendre, samedi dernier, à la Comédie des Champs-Élysées, où MM. Jean Wiener et Camille Doucet donnaient un récital de musique négro-yankee (blues, fox-trotts, charleston — cette dernière forme d'invention toute récente —). Il y avait là tout un essaim bourdonnant de jeunes gens et jeune filles dans l'uniforme moderne, celles-ci jupes très courtes, chapeau cloche, à la ligne élancée et sportive; ceux-ci au veston ajusté au corps, cheveux soigneusement lissés, bien découplés; on eût dit l'affluence d'une mantinée dansante, et tout cela était fort joli à voir. Public assorti au programme.

Il est juste de reconnaître, sans prendre parti pour ou contre cette musique trémoussante, que MM. Wiener et Camille Doucet en font quelque chose de charmant par leurs trouvailles harmoniques, le jeu de leurs deux pianos qui paraissent n'en faire qu'un, par les arabesques dont ils enjolivent le rythme mécanique de ces réjouissances nègres.

Je n'oserais pas dire du mal de la musique nègre, qui fit tout récemment fureur, mais constatons qu'elle risque d'engendrer quelque monotonie; il n'est pas inutile que l'art blanc ajoute un peu de sa perversité artistique à sa rudesse dynamique. Un exemple: *Tea for two*, dont on fut saturé en tous les « tea rooms » de l'Exposition des Arts Décoratifs, que tous les *jazz-bands* des casinos firent grincer le long des nuits de fête, semblait devoir être maintenant aussi inentendable que la *Prière d'une Vierge*. MM. Wiener et Doucet lui ont infusé un sang nouveau par la fantaisie de leurs arrangements. Et c'est sans doute ainsi qu'ils procédèrent pour tous les autres morceaux moins ressassés.

Quant au *Concerto franco-américain* de M. Jean Wiener, arrangé pour deux pianos, il manque et d'invention et de développement et de cette fantaisie que son auteur sait déployer pour les œuvres des autres.

M^{me} Gabrielle Gills chanta fort joliment de bien tristes chansons nègres, car, contrairement à ce que l'on pourrait croire, les nègres ne dansent pas toujours: ils aiment, ils sont tristes, pleurent; mais en l'expression de ces fâcheuses dispositions ils sont un peu monocordes. Les mélodies de Gounod parurent de petits chefs-d'œuvre de grâce à côté de ces mélodies naïves: en art, la civilisation prend quelquefois sa revanche.

P. DE L.

Concert Dubruille. — Poursuivant le cours de ses auditions, le violoncelliste réputé E. Dubruille mit, le 21 janvier, l'excellent quintette à cordes dont il est l'âme, quintette renforcé par le piano et l'orgue Mustel, au service de Beethoven (*Ouverture d'Egmont*), de Widor (*Sérénade en si bémol*), de Debussy (*Petite suite*), d'Alex. Georges (*Cantique d'Amour*), de Brahms (*Danses 5 et 6*); il se fit chaleureusement applaudir dans la traduction de ces œuvres célèbres par son public aussi éclairé que fidèle. L'orgue et le piano étaient tenus avec talent, l'un par M^{me} Touéry-Flornoy, l'autre par M^{me} Chaubet-Dubruille. — Signalons une bonne exécution de la *Sonate en si mineur* de Chopin par M^{me} Vera Benenson. — Il semblait que l'audition eût été organisée en l'honneur de M^{me} Marie Capoy, car la place qu'elle occupait dans le programme était prépondérante. Sa voix chaude conduite avec un art infini fit merveille dans l'air si émouvant de *Didon* et dans l'exquise mélodie *Du mal d'amour* de Henri Purcell (traduction de M. Henri Dupré), dans *Ariette*, page adorable de Mozart, dans *Plaisir d'Amour* de Martini. Dans la seconde partie, elle fut l'éloquente interprète de diverses pages de M. Marcel Bertrand, pages où les subtilités de l'art contemporain s'allient au respect des plus pures traditions musicales. Nous avons fort goûté la noblesse toute classique d'*Orphée au Tombeau d'Eurydice*, le charme